L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 21 JUILLET 1895.

## Le Premier Essai du Defender.

Presse Associée

New York, 20 juillet—Par une brise légère et dans le brouillard les deux yachts Defender et Vigilant, toutes voiles dehors, louvoyaient en attendant le signal du départ.

Même de loin la différence de voilure est visible, et dans les manœuvres pour prendre position, le Defender semble évoluer avec plus de facilité que le Vigilant. Le brouillard était si épais que les bateaux semblaient perdus dans la distance.

Le vent soufflait du sud-est. Un grand nombre de bateaux de plaisance se trouvaient autour du vieux phare de Scotland. La scène était la même qu'il y a deux ans quand le Vigilant et la Valkyrie se sont rencontrés pour l'honneur des deux nations. Aujourd'hui, c'était le vieux yacht contre le nouveau, concourant tous les deux pour l'honneur de l'Amérique.

Le signal de préparation, le premier coup de canon, devait être tiré à onze heures, mais les yatchs louvoyaient toujours, et la route de la course n'était pas encore décidée.

Alors le signal B a été arboré au bateau signal, ce qui indiquait que la course serait de 15 milles en ligne droite, aller et retour.

A ce moment, le brouillard était moins épais, et les deux yatchs s'avançaient dans la direction du phare de Scotland. A onze heures 10, ils étaient prêts au départ, mais il y a eu un délai de quelques minutes. A onze heures 20 le premier coup de canon retentissait, et à onze heures 31 le Defender traversait la ligne; le Vigilant passait 20 secondes plus tard.

Des hauteurs de Novesink et des autres points de la côte, on apercevait encore les deux yatchs dans le brouillard qui recouvrait la première partie de la course, mais à midi 8 minutes ils avaient entièrement disparu.

Le vent venait en ce moment du sud-sud-ouest et soufflait à douze milles à l'heure.

De la côte, avant la disparition des bateaux, le Defender semblait prendre l'avance sur le Vigilant.

De la station de sauvetage de Long Branch, il a été annoncé que les concurrents passaient au large; il était impossible de les reconnaître, mais l'on semblait avoir une avance d'environ trois-quarts de mille. A deux heures 24 les deux sloops reviennent et longent la côte à deux milles. Le Defender est évidemment d'un mile en tête du Vigilant.

Un grand nombre de steamers d'excursion entourent le yatch.

Le vent est apparemment plus fort au large que sur la côte, car les deux sloops marchent rapidement. En prenant la différence de temps entre le passage des deux yatchs à un point de la côte à trois milles de l'arrivée, le Defender est en avance d'environ trois minutes sur le Vigilant.

A deux heures 40, une flottille de bateaux de plaisance et d'excursion se rend en toute hâte auprès du bateau marquant le but, pour assister à l'arrivée. Plusieurs yatchs à vapeur accompagnent les deux yatchs. Le Defender gagne évidemment d'environ trois minutes.

A deux heures 47, le Defender est à moins d'un mille du phare et maintient son avance.

A deux heures 50, la gagnant est salué des sifflets des bateaux et des détonations d'un canon installé sur la côte.

Le Defender est arrivé au but à 2 h. 50 m. 20 s.; le Vigilant est passé à 2 h. 53 m. 2 s.

Ce dernier a été salué des mêmes sifflets des bateaux et des acclamations des spectateurs.

## DERNIERE HEURE.

### Candidat au trône de Bulgarie.

Presse Associée.

Londres, 20 juillet—On annonce que le prince Adolphus de Teck, gendre du duc de Westminster, est candidat au trône de Bulgarie.

### Indemnisée.

Presse Associée.

Londres, 20 juillet—Mlle Clara Dagmar, une actrice qui a récemment intenté un procès à Jakobowski, le compositeur de New York, pour rupture de promesse de mariage, l'a gagné. Le jugement lui accorde une indemnité de 700 livres sterling.

### En Macédoine.

Presse Associée.

Vienne, 20 juillet—Une dépêche de Sofia au *Frendenblatt* de Vienne dit que les rapports de victoires des insurgés, mis en circulation hier par le comité révolutionnaire Macédonien, sont faux. Il est ajouté que l'état des affaires en Macédoine demeure dans le statu quo.

## LES FUNERAILLES DE M. STAMBOULOFF.

### Hommes, femmes et enfants foulés aux pieds.

### Démonstration des amis du major Panitza

Presse Associée.

Sofia, 20 juillet—Les funérailles de l'ancien premier ministre de Bulgarie, M. Stambouloff, ont donné lieu à des désordres nombreux dans les rues de Sofia, aujourd'hui.

La police avait reçu de M. Starloff, Président du conseil et ministre de l'intérieur, l'instruction de prendre toutes les précautions pour assurer l'ordre pendant les funérailles. Des détachements occupaient les rues transversales à celles que devait suivre le convoi.

Des amis de M. Stambouloff, leurs familles et les gens de leurs maisons, se sont réunis à deux heures de l'après-midi à la résidence du défunt, où le cercueil, recouvert de guirlandes de fleurs et de couronnes, était exposé.

Vers trois heures environ, le convoi s'est mis en marche pour la Cathédrale. Les représentants de toutes les puissances étrangères, à l'exception de la Belgique, se trouvaient dans le cortège.

L'assistance était peu nombreuse, par suite de la note affichée la nuit dernière, détaillant les accusations portées contre le défunt, et demandant à la population de ne pas prendre part aux obsèques.

A trois cents pas de la maison, le convoi est arrivé à l'endroit où M. Stambouloff est tombé sous le poignard des assassins. M. Pietoff, qui se trouvait avec le défunt au moment de l'attaque et qui a été lui-même blessé, a fait arrêter le convoi et, la tête et la main enveloppées de bandages, a, dans un langage plein de passion, accusé les ennemis de la Bulgarie du terrible crime de l'assassinat de l'homme à qui le pays doit son indépendance, et le Prince son trône. Il parlait toujours lorsque le cri de "Sauve qui peut" a retenti.

Une panique terrible s'est produite, et les assistants se sont enfuis pensant qu'une bataille venait de commencer. Des hommes et des femmes ont été foulés aux pieds, et les enfants portant les couronnes les ont jetées à terre et se sont enfuis.

Un escadron de gendarmes est arrivé au grand trot, sabre au clair.

D'abord, leur apparition a augmenté la panique, mais ils ont ensuite réussi à rétablir l'ordre. Néanmoins, lorsque le cortège s'est reformé et est reparti, un grand nombre de personne étaient parties. Tous les diplomates, à l'exception des ministres d'Allemagne, de Serbie et Roumanie, s'étaient retirés.

Le cortège funèbre était à peine en marche de nouveau qu'une seconde panique s'est produite, causant une confusion qui a encore diminué le nombre des assistants.

Les couronnes ont été jetées et mises en pièces pendant que les porteurs s'enfuyaient.

Un semblant d'ordre a été rétabli; les couronnes et les guirlandes ont été ramassées, et le cortège est enfin arrivé au cimetière, où une scène odieuse a eu lieu.

Les ennemis de Stambouloff et les amis de Panitza, le major exécuté pour trahison, à l'instigation de Stambouloff, avaient organisé une démonstration contre le défunt.

Le tombeau de Panitza était recouvert de fleurs et de drapeaux, et la foule nombreuse qui avait assisté à un service de requiem en sa mémoire, a pris une attitude menaçante et s'est placée dans le chemin que devait suivre le corbillard.

Un escadron de cavalerie est arrivé juste à temps pour empêcher une rencontre.

Le cercueil a été descendu en silence dans le tombeau. Il n'y a eu aucun discours prononcé, et aucune cérémonie n'a signalé l'inhumation de celui qui fut autrefois le maître de la Bulgarie.

Il n'y a pas eu d'autre manifestation que les hués et les hurrahs de la bande d'ennemis de Stambouloff, qui n'a pas attaqué les restes du défunt parce que un cordon de cavalerie les entourait.

On rapporte que la panique a été causée par un coup de fusil tiré sur la voiture portant les couronnes de la ville de Tiernova et du club Union, d'où sortait M. Stambouloff, quand il a été lâchement assassiné.

### L'assassinat de M. Stambouloff en Allemagne.

Presse Associée.

Berlin, 20 juillet—La nouvelle de l'assassinat de M. Stambouloff, l'homme d'Etat distingué de la Bulgarie, est tombée comme une bombe dans le calme politique relatif qui régnait depuis quelque temps, a fait baisser les valeurs et a jeté une consternation générale.

Une idée de l'effet produit par cette nouvelle peut-être donnée par le fait qu'un haut fonctionnaire du ministère des affaires étrangères s'est exprimé ainsi aujourd'hui à un représentant de la Presse Associée :

D'ici un mois, la guerre peut éclater dans la péninsule des Balkans. Quoi qu'il en soit, on pratiquait à Berlin que le meurtre de l'ex-premier ministre de Bulgarie ne conduisa à de graves complications en Orient.

Un grand nombre de journaux allemands parlent sans mesure de l'affaire et attribuent le crime à la Russie.

L'empereur Guillaume se trouvait en Suède lorsque l'attaque a eu lieu contre M. Stambouloff, et en addition à l'ordre de le tenir informé de la situation, par dépêches, deux fois par jour, deux fonctionnaires du ministère des affaires étrangères ont été envoyés en Suède, jeudi, porteurs de messages spéciaux

Mercredi dernier, l'empereur voulait rentrer à Berlin, et on n'est qu'avec beaucoup de difficultés, en lui montrant que son retour inopiné pouvait avoir un effet contraire à celui qu'il en attendait, qu'il a été désuadé de partir.

De nombreuses dépêches, au sujet des affaires de Bulgarie, ont été échangées entre les gouvernements de Vienne et de Berlin.

### Une Lettre du Cardinal Gibbons.

Presse Associée.

Londres, 20 juillet—L'*Osservatore Romano* publie une lettre écrite par le cardinal Gibbons au cardinal Rampolla, le secrétaire d'Etat du Pape, qui déclare faux quelques rapports publiés aux Etats Unis au sujet de sa visite au Saint-Père.

Les entretiens de Léon XIII et du cardinal américain étaient absolument confidentiels, et les sujets traités n'ont été communiqués à qui que ce soit. L'attitude prise par l'archevêque Ireland dans la question des écoles n'a pas été désapprouvée. Monseigneur Gibbons ajoute qu'il n'y a aucun fondement dans les rapports de Rome annonçant qu'il est opposé à Mgr Satolli, dont il a été l'ami fidèle et le défenseur depuis son arrivée aux Etats-Unis.

### Marchés Divers.

Paris, 20 juillet, 4 p. m.—La rente 3 pour cent est cotée à 102 francs 15 centimes à compte.

Londres, 20 juillet.—Consolidés au comptant 107 6/16; à terme 107 3/8.

Liverpool, 20 juillet.—Coton spot—Demande limitée et les prix stables.

Ventes 6,000 balles, dont 300 pour la spéculation et l'exportation, y compris 5,600 américain. Recettes 8,000 balles, 4,000 coton américain.

Futurs—calmes à l'ouverture et à la clôture.

Livraison en juillet 3 41/64, juillet et août 3 41/64, août et septembre 3 42/64, septembre et octobre 3 44/64, octobre et novembre 4 45/64, novembre et décembre 3 46/64, décembre et janvier 3 47/64, janvier et février 3 49/64, février et mars 3 50/64, mars et avril 3 51/64.

Pour le teint il n'y a rien de mieux que la Salsepareille d'Ayer. Elle donne le coloris de la santé au visage pâle et blême.

## FAITS DIVERS.

Nouvelle-Orléans, 21 Juillet 1895.

—Indications : Pour la Louisiane.—Temps partiellement couvert, avec averses; vents légers variables.

Température du 20 juillet 1895.
Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

| | Fahrenheit | Centigrade |
|---|---|---|
| 7 heures du matin..... | 80 | 24 |
| Midi..... | 76 | 22 |
| 3 P. M..... | 78 | 23 |
| 6 P. M..... | 78 | 23 |

## TRIBUNAUX.

Première Cour de Police Correctionnelle.—Will Johnson, Allen Green, Hy Neither, David Kitchen, Sam Shellmeyer, Willie Red, Wm Smith, Tom Singleton, Shakespear Jackson, Abe Carter, Harrison Red, Geo. Tupus, Bennet Dyer, Enos Woodford, Jno. Westley, Willie Menner, Hy Harris, Jno. Kerns et Tom Cottom—allures suspectes; $25 d'amende ou 30 jours d'incarcération.

Jos. J. Cassidy, Anderson Green et Mme Latimore—ivresse et bris de paix; $5 d'amende ou 10 jours de prison.

Les suivants ont été mis sous caution :

Willie Allen, Adeline Barnett, Albert Anderson, Jno Morgan, Jno et Louisiana Vincent et Pompey Young.

Saml. Mitchell—meurtre; renvoyé au 31 juillet.

### Incendie.

Vers une heure hier après-midi, une alarme a été donnée à la boîte No 71 pour un feu qui s'était déclaré au troisième étage de la bâtisse portant les Nos 529 et 531 de la rue Magasin, appartenant à Mme Wiltz et occupée comme épicerie en gros, par MM. Clark et Joubert et par A. E. Morphy, marchand-commissionnaire.

Les flammes avaient déjà causé des dommages considérables quand les pompiers se sont rendus sur les lieux. Ceux-ci se sont mis immédiatement à l'œuvre et ont bien vite réussi à se rendre maîtres du l'élément destructeur.

Les marchandises de MM. Clark et Joubert ont été avariées pour environ $3,000. Ces messieurs ont des assurances dans plusieurs compagnies pour $10,000. Le fonds de M. Morphy, assuré à la compagnie de "Home," a été endommagé pour $500. Les pertes sur la bâtisse sont évaluées à $300.

## Terrible Crime dans la Paroisse St-Jean-Baptiste

### Trois Personnes Tuées et Quatre Blessées.

### Le Mobile du Crime Inconnu.

La plantation Terre-Haute, située dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste a été mise en émoi vendredi soir lorsque trois personnes ont été tuées et quatre autres blessées. De ces quatre dernières deux sont frappées mortellement.

Ce n'est qu'hier soir que ces meurtres ont été connus à la Nouvelle-Orléans à l'arrivée du train du Mississipi Valley, qui amenait Lozaria Jouirdana et ses trois enfants, Mary, Nickolina et Joe, venant se faire soigner à l'hôpital.

La voiture d'ambulance, envoyée à la gare a transporté les blessés.

A la première nouvelle, le représentant de l'*Abeille* s'est rendu à l'hôpital, en compagnie d'un interprète, et a pu obtenir de Lozaria Jouirdana les détails suivants :

Vers huit heures et demie hier soir, dit le blessé, j'étais à table avec ma famille et deux de mes amis; nous terminions notre souper, les enfants jouaient autour de la table.

Tout-à-coup, j'entendis la détonation d'un coup de fusil, et ma fille Mary, une jeune fille âgée de 10 ans, est tombée mortellement blessée.

Je me suis levé aussitôt pour reconnaître la direction d'où venait le coup de feu, lorsque Franco Noska est apparu au seuil de la maison, tenant un fusil armé qu'il a aussitôt épaulé et pointé dans notre direction.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les personnes réunies dans la salle tombaient toutes sous les balles de l'assassin.

Ont été tués sur le coup : Benedito Jouirdana, son cousin, Charley Galamiano, et sa femme, Rosalia. Sont blessés : Lazaria qui nous a fourni ces informations, blessé à la cuisse gauche; Nicolina, sa fille âgée de six ans, blessée mortellement d'une balle entre les deux yeux; Mary, sa fille aînée âgée de dix ans, quatre blessures au ventre qui causeront la mort; Joe, son dernier enfant, un bébé de cinq mois, blessé aux deux jambes.

Lozaria est âgé de trente-cinq ans et est établi dans la paroisse St-Jean Baptiste depuis quelque temps. Il n'a pas la moindre idée du motif qui a dirigé l'assassin.

Nous n'avons pu apprendre si l'auteur de ce crime abominable a été arrêté par les autorités.

### Vol Audacieux.

Une femme de couleur nommée Precilla St-Cyr est entrée hier matin à deux heures et demie chez un marchand de fruits du nom d'Alphonse Genero, rue Sud Remparts, 1414, et, pendant que celui-ci se baissait pour ramasser une pièce de monnaie tombée de ses mains, la femme s'est précipitée sur lui, et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, lui enlevait des poches une somme de 35 dollars et prenait la fuite. Le signalement de Presella a été donné à toutes les salles de police.

### La Société de l'Asiette cassée.

La petite ville de Seclin, dans le département du Nord, est le siège d'une société originale. Les circonstances dans lesquelles est s'est créée méritent d'être signalées.

Il y a quelques années, un certain nombre de négociants et manufacturiers de la région s'étaient réunis dans un banquet. Au cours du repas, une assiette se détacha de la table et, roulant sur le marbre de la cheminée, vint s'y briser. Le hasard voulut que le nombre des fragments fut égal à celui des assistants. L'un d'eux vit dans ce fait un présage de bon augure et proposa aux convives de s'unir par les liens d'une fraternité commune, proposition qui fut acceptée à l'unanimité, et chacun emporta un fragment de porcelaine. La société de l'Assiette cassée était fondée.

Aux termes des statuts, cette association n'admet aucun membre nouveau; ceux qui en font partie se doivent aide, appui et assistance. A chaque décès, le morceau de porcelaine du membre disparu est donné au président, qui recolle les morceaux rendus. Le dernier survivant joindra son morceau aux autres et l'assiette ainsi reconstituée sera enterrée. La société de l'Assiette cassée aura vécu.

### Base Ball.

New York, 7; Louisville, 5.
Louisville, 5; New York, 1.
Cincinnati, 11; Baltimore, 5.
Pittsburg, 12; Philadelphie, 6.
Cleveland, 2; Brooklyn, 1.
St-Louis, 6; Washington, 2.
Evansville, 12; Atlanta, 9.
Mobile, 11; Nashville, 5.

## La Ligue de la Réforme du Scrutin.

### La Convention d'hier soir.

Nous avons assisté, hier soir, à la dernière séance de la Convention en faveur de la réforme du scrutin, qui était réunie dans la salle du Washington Artillery. On sait quel affreux temps il faisait. Par une pluie battante, nous ne nous attendions pas à voir une grande foule. La salle était pourtant bien garnie.

C'était le juge Barksdale qui présidait. Il a conduit les débats avec beaucoup de tact et d'impartialité. Beaucoup de délégués des paroisses rurales, bien que toutes celles de la Louisiane ne fussent pas représentées, seize seulement avaient envoyé des délégués.

Toute la discussion a roulé sur l'amendement proposé à l'article 185 de la constitution — amendement tendant à établir certaines qualifications et à lui demander tout au moins au commencement d'instruction pour l'électeur—de savoir lire, par exemple.

Il faut convenir que le comité chargé par la Convention de rédiger les résolutions, ne se montrait pas bien exigeant. C'est pourtant sur ce point qu'ont roulé les débats, pendant deux heures et demie. De nombreux discours ont été prononcés, dont quelques uns extrêmement intéressants, celui de M. Hicks, par exemple, délégué de nous ne savons plus quelle paroisse, et ceux de M. Calhoun Fincker et du Dr Bruns.

Autant que nous en avons pu juger, l'opposition à la résolution concernant l'amendement à la constitution n'était pas nombreuse; mais elle s'est montrée persistante. Elle semblait dirigée par le Capt. Adams, l'ancien Leader de l'Administration Fermiers, aujourd'hui devenu un des chefs du parti populiste. Par trois fois il a pris la parole; mais il avait affaire à forte partie. Les vrais orateurs avaient tous pris la défense des résolutions.

Comme le Président l'a très sagement fait remarquer à l'assemblée, la résolution n'engage à rien. Il s'agit, dans l'adoption par la convention de la mesure proposée, aucune usurpation. L'électeur est toujours le maître de voter comme il l'entendra, et d'exiger, s'il le veut, du candidat qui briguera un siège dans la prochaine législature, l'engagement de voter en faveur de l'amendement. Ce que fait la Ligue de la Réforme est parfaitement constitutionnel. C'est en définitive, le corps électoral qui prononcera. Aux partisans de la réforme d'exercer sur les électeurs une action assez puissante pour obtenir une majorité des deux tiers en faveur de la mesure proposée.

Après une discussion vive et animée, l'assemblée est allée aux voix et toutes les résolutions ont été adoptées à une immense majorité.

Le comité chargé de conduire les prochaines opérations électorales, au nom de la Ligue, se compose d'un délégué de chaque paroisse, plus de quinze délégués (et large).

La ligue s'engage à travailler au triomphe d'une cause juste entre toutes, et d'une idée extrêmement sensée.

Aussitôt nommé, le comité se mettra à l'œuvre et commencera sa campagne en faveur de la réforme. Il n'aura pas de peine à remporter la victoire, croyons-nous, car la majorité du corps électoral, pense évidemment comme lui. Il y aura peut être quelques éliminations peu nombreuses; mais le corps électoral n'en sera que mieux composé, il comprendra mieux la portée de ses actes et fera de meilleurs choix.

Nous félicitons donc la Ligue du succès qu'elle vient de remporter. La Louisiane n'aura qu'à s'en féliciter.

### Vingt-cinq ans de captivité.

Est arrivé ces jours-ci, à Saint-Omer, dans le plus triste état de santé, un nommé Charles Delattre, revenant d'Allemagne, où il dit avoir subi vingt-cinq ans de captivité.

Charles Delattre, qui est descendu chez ses parents à Saint Omer, raconte que, quitte-sier en 1870, il fut fait prisonnier à Gravelotte et envoyé à Spandau.

En tentant de s'évader, au cours d'une latte avec un sergent de la landwehr, il le tua. Condamné à mort, il fut gracié par l'intervention de l'impératrice Augusta. Il essaya encore de s'évader, mais il fut arrêté à la frontière russe par les douaniers allemands et incarcéré de nouveau. Delattre dit avoir été durement traité et paraît avoir beaucoup souffert.

Lorsqu'on la libéré, tout récemment, on lui a remis 60 francs avec lesquels il a gagné Pagny-sur-Moselle, d'où l'autorité française l'a fait rapatrier à Saint-Omer. En arrivant dans cette ville, il est allé remettre son livret militaire au recrutement. Le général Corbassier, commandant la 4e brigade, lui a fait remettre un secours de 20 francs.

*Delattre affirme qu'il y a encore, dans les forteresses allemandes, des soldats français ayant à subir des peines pour une durée de cinq ans.*

Déjà cette affirmation s'est produite; puis elle a été démentie.

### Echo du 14 Juillet.

Tandis que la colonie française fêtait à la Nouvelle-Orléans la glorieuse date, à "French Town" aussi, les Français de naissance ou d'origine se livraient à une manifestation patriotique.

"French Town", que nous vous le disions tout de suite, est une villette qui baigne le golfe du Mexique; elle est située à deux milles de Biloxi. On sait quel affreux temps il faisait. Par une pluie battante, nous ne nous attendions pas à voir une grande foule. La salle était pourtant bien garnie.

C'était le juge Barksdale qui présidait. Il a conduit les débats avec beaucoup de tact et d'impartialité. Beaucoup de délégués des paroisses rurales, bien que toutes celles de la Louisiane ne fussent pas représentées, seize seulement avaient envoyé des délégués.

Toute la discussion a roulé sur l'amendement proposé à l'article 185 de la constitution — amendement tendant à établir certaines qualifications et à lui demander tout au moins au commencement d'instruction pour l'électeur—de savoir lire, par exemple.

Il faut convenir que le comité chargé par la Convention de rédiger les résolutions, ne se montrait pas bien exigeant. C'est pourtant sur ce point qu'ont roulé les débats, pendant deux heures et demie. De nombreux discours ont été prononcés, dont quelques uns extrêmement intéressants, celui de M. Hicks, par exemple, délégué de nous ne savons plus quelle paroisse, et ceux de M. Calhoun Fincker et du Dr Bruns.

Autant que nous en avons pu juger, l'opposition à la résolution concernant l'amendement à la constitution n'était pas nombreuse; mais elle s'est montrée persistante. Elle semblait dirigée par le Capt. Adams, l'ancien Leader de l'Administration Fermiers, aujourd'hui devenu un des chefs du parti populiste. Par trois fois il a pris la parole; mais il avait affaire à forte partie. Les vrais orateurs avaient tous pris la défense des résolutions.

Comme le Président l'a très sagement fait remarquer à l'assemblée, la résolution n'engage à rien. Il s'agit, dans l'adoption par la convention de la mesure proposée, aucune usurpation. L'électeur est toujours le maître de voter comme il l'entendra, et d'exiger, s'il le veut, du candidat qui briguera un siège dans la prochaine législature, l'engagement de voter en faveur de l'amendement. Ce que fait la Ligue de la Réforme est parfaitement constitutionnel. C'est en définitive, le corps électoral qui prononcera. Aux partisans de la réforme d'exercer sur les électeurs une action assez puissante pour obtenir une majorité des deux tiers en faveur de la mesure proposée.

Après une discussion vive et animée, l'assemblée est allée aux voix et toutes les résolutions ont été adoptées à une immense majorité.

Le comité chargé de conduire les prochaines opérations électorales, au nom de la Ligue, se compose d'un délégué de chaque paroisse, plus de quinze délégués (et large).

La ligue s'engage à travailler au triomphe d'une cause juste entre toutes, et d'une idée extrêmement sensée.

Aussitôt nommé, le comité se mettra à l'œuvre et commencera sa campagne en faveur de la réforme. Il n'aura pas de peine à remporter la victoire, croyons-nous, car la majorité du corps électoral, pense évidemment comme lui. Il y aura peut être quelques éliminations peu nombreuses; mais le corps électoral n'en sera que mieux composé, il comprendra mieux la portée de ses actes et fera de meilleurs choix.

Nous félicitons donc la Ligue du succès qu'elle vient de remporter. La Louisiane n'aura qu'à s'en féliciter.

### Les funérailles de la mère Thérèse.

Le temps a été mauvais, inclément même, toute la journée hier: une pluie continue a empêché bien des personnes de se montrer dans les rues.

Mais les amis de la religieuse que l'on enterrait n'ont pas hésité à aller lui rendre les derniers devoirs: aussi, à neuf heures, la chapelle du couvent où reposait la morte et où s'est célébrée la messe de requiem, contenait-elle difficilement la foule qui s'y pressait.

Le Rev. Père Mignot a officié à cette messe; et quand les dernières prières ont été dites, on s'est rendu au cimetière St Louis, à l'extrémité de la rue de l'Esplanade, où se trouve la tombe du couvent, donnée par celle qui y était déposée hier.

Son cercueil était porté par MM. Henri J. Roman, son frère; Henri Roman, son neveu; Jas. Buchanan, Chas J. Théard, Edgard Pilié, Joseph Pilié, Chas J. Reynes, Thos G. Rapier et L. L. Lincoln.

Louise Roman n'est plus. Que de personnes, ayant une foi vive dans ses prières, allaient les lui demander; il leur faudra maintenant, pour s'entretenir avec elle, faire un pèlerinage, aller dans ce jardin des morts où nous dormirons tous.

"Mon esprit altéré dans l'ombre de la tombe,
Vient boire un peu de foi, d'espérance et d'amour."

### A Port Eads.

Port Eads, 20 juillet, six heures du soir—Vent du sud est. Temps pluvieux.

Arrivé :

La nuit dernière, steamship South Portland, de Bluefields; à S. Otero.

### NOUVELLES A LA MAIN.

Accident.—Thos. J. Carr domicilié, rue Josephine au No 667, se trouvait sous l'influence de la boisson hier matin, lorsqu'il est accidentellement tombé et s'est grièvement blessé à la bouche. Il a reçu des soins à l'hôpital.

Jambe fracturée—Un Espagnol nommé Constantino Tuero est arrivé hier soir à la Nouvelle Orléans par le train du Louisville et Nashville pour se faire soigner à l'hôpital. Il avait une fracture à la jambe gauche, qu'il s'est faite, vendredi soir, en travaillant sur un pont près de Biloxi.

Accident.—A cinq heures hier après-midi, William Sneckenberg, âgé de 11 ans et demeurant rue Première au No 625, en pêchant à la ligne, s'est accidentellement blessé à l'œil gauche avec un hameçon.

Il a reçu les soins d'un médecin des environs.

## MUSICIEN ET ECRIVAIN.

**Les Mémoires de Gounod fourmillent d'anecdotes intéressantes. Nous extrayons de ses souvenirs quelques lignes où le grand musicien se révèle sous un jour nouveau, celui d'un écrivain de mérite :**

"De retour à Rome, je me mis au travail. C'était à l'automne de 1840.

"Malgré le professorat qui, pendant la semaine, remplissait du matin au soir les journées de ma mère, elle trouvait encore le temps de me faire une large part de correspondance. Ce n'était guère que sur son sommeil qu'elle pouvait prendre les heures que me consacrait, sous cette forme, sa tendre et constante sollicitude. Je recevais d'elle des lettres dont la longueur seule me donnait la mesure du repos dont elle avait dû se priver pour les écrire. Je savais que, dès cinq heures, elle était levée pour être prête à recevoir sa première élève, qui arrivait à six heures; que, fort souvent, l'heure même de son déjeuner était sacrifiée à une leçon pendant laquelle, pour tout repas, elle avalait une soupe, ou même un simple morceau de pain avec un verre d'eau rougie; que ce métier durait jusqu'à six heures du soir; qu'après son dîner il lui fallait s'occuper des mille soins qu'exige l'entretien d'une maison; qu'elle avait, d'ailleurs, à écrire à bien d'autres qu'à moi; que, de plus, elle était dame de charité et travaillait bien souvent de ses mains pour vêtir les pauvres qu'elle visitait; mille choses, enfin, qu'on ne pouvait concilier qu'à force d'ordre et de méthode dans l'emploi du temps :—c'est qu'elle était douée, au plus haut degré, de ces essentielles et fondamentales qualités sur lesquelles repose toute vie utile et bien remplie. Ah! par exemple, elle avait rayé de son programme cette plaie de la "visite" qui consiste à perdre son temps, du lundi au samedi, pour aller simplement chez les autres leur faire perdre le leur, et à "tuer" ce temps qui fait mourir d'ennui quiconque ne l'emploie pas à "vivre". Aussi nous avait-elle élevés avec des maximes courtes, mais qui en disaient long, et qu'elle nous jetait en passant, avec ce laconisme des gens qui n'ont pas le temps d'être bavards : "—Qui ne fait pas de dépenses inutiles trouve toujours le moyen de faire les dépenses nécessaires.—Qui ne perd pas une minute a toujours le temps de faire tout ce qu'il doit."

Un des amis de notre famille me disait :

"Votre mère est, pour moi, non pas un miracle; mais deux miracles; je ne sais pas où elle trouve le temps qu'elle emploie et l'argent qu'elle donne." Je sais bien, moi, où elle trouvait l'un et l'autre: dans sa raison et dans son cœur. Plus elle en avait à faire, plus elle en faisait. C'est l'inverse d'un mot charmant d'Emile Augier, mais qui signifie absolument la même chose : "J'ai été tellement inoccupé que je n'ai eu le temps de rien faire."

Dans les lettres de ma mère, mon cher et excellent frère glissait aussi, de temps à autre, quelques bonnes paroles et quelques sages conseils à mon adresse. J'en avais grand besoin, car je dois le dire, la sagesse n'a jamais été mon côté fort, et la "faiblesse" est bien "forte" quand la raison n'est pas là pour lui faire contrepoids. Hélas! j'ai assez mal profité de tout cela, et j'en fais mon "mea culpa...."

Parmi les merveilles d'art qu'on ne rencontre qu'à Rome, comment passerais-je sous silence, dans ces souvenirs de ma jeunesse, une œuvre d'une beauté incomparable qui se partage, avec, avec la chapelle Sixtine, l'intérêt et la gloire du Vatican? Je veux parler de ces immortelles peintures de Raphaël dont l'ensemble se compose de ce qu'on nomme "les Loges" et "les Stances": "le Loggie" et "le Stanze." C'est là que se trouvent les pages immortelles de "l'Ecole d'Athènes" et de la "Disputa du Saint-Sacrement dans la salle ("stanza") dite "de la Signature." Ces deux chefs-d'œuvre, parmi tant d'autres dus au pinceau de ce peintre unique, ont porté si haut le prestige de la beauté, qu'il semble impossible qu'on les surpasse jamais.

Et pourtant, tel est l'ascendant irrésistible du génie que cet homme qui n'a pas son pareil, cet homme dont les siècles ont placé le nom au sommet de la gloire, ce Raphaël enfin, a été troublé par Michel-Ange! Il a subi l'étreinte de ce Titan; il a fléchi sous le poids de ce colosse, et ses dernières œuvres portent la trace de l'hommage rendu à l'inspiration grandiose de ce vaste et puissant cerveau qui a dépassé les proportions humaines.

Raphaël est le premier; Michel-Ange est le seul. Chez Raphaël, la force se dilate et s'épanouit dans la grâce; chez Michel-Ange, c'est la grâce qui semble au contraire discipliner et soumettre la force. Raphaël vous charme et vous séduit; Michel-Ange vous fascine et vous écrase. L'un est le peintre du Paradis terrestre; l'autre semble plonger, avec le regard de l'aigle, comme le captif de Pathmos, jusque dans le séjour enflammé des séraphins et des archanges. On dirait que ces deux évangélistes de l'art ont été placés là, l'un près de l'autre, dans la plénitude des temps esthétiques, pour que celui qui avait reçu le don de beauté sereine et parfaite fût un abri salutaire contre les splendeurs éblouissantes révélées au chantre des Apocalypses.

Ce fut dans l'hiver de 1840-41 que j'eus, pour la première fois, l'occasion de voir et d'entendre Pauline Garcia, sœur de la Malibran et qui venait d'épouser Louis Viardot, alors directeur du Théâtre-Italien à Paris. Elle n'avait pas encore dix-huit ans, et ses débuts au Théâtre-Italien avaient été un événement. Elle faisait son voyage de noces avec son mari, et j'eus l'honneur et le plaisir de lui accompagner, dans le salon de l'Académie, l'air célèbre et immortel de "Robin des bois." Je fus émerveillé du talent déjà si majestueux de cette enfant qui annonçait et qui devait tirer, un jour, une femme illustre. Je ne la revis qu'au bout de dix ans.—Chose curieuse! à douze ans j'avais entendu la Malibran dans l'"Othello" de Rossini, et j'avais emporté de cette audition le rêve de me consacrer à l'art musical; à vingt-deux ans, je faisais la connaissance de sa sœur, Mme Viardot, pour qui je devais, à trente-deux ans, écrire le rôle de Sapho, qu'elle créa, en 1851, sur la scène de l'Opéra, avec une si éclatante supériorité.

A une fête des environs de Paris, un jeune homme entre dans la baraque d'une somnambule et consulte celle-ci sur l'avenir qui lui est réservé :

—Vous serez dans la plus affreuse misère jusqu'à l'âge de trente ans.

—Et après?

—Après?.... Eh bien! vous y serez habitué!

Le meilleur de toutes les Poudres-Levain.—Dernier rapport du Gouv. des E. U.

Royal Baking Powder
ABSOLUMENT PUR.

## FEUILLETON.

No 71 Commencé le 30 avril 1895.

# MIRACLE D'AMOUR.

GRAND ROMAN

PAR PIERRE SALES.

TROISIÈME PARTIE.

II

LE REVERS DE LA MÉDAILLE.

(Suite.)

La comtesse, très absorbée, d'abord par la musique, plus tard par sa secrète passion pour Sosthène, dans laquelle il entrait quelque chose de protecteur, de maternel, s'était facilement laissée annihiler devant son fils et ne souffrait pas trop de ce que ce fils appartînt à peu près exclusivement à son mari. Elle en avait presque un autre.

Michel, du reste, n'avait répondu en rien aux aspirations de son père, qui comptait le mener à l'Ecole centrale et faire de lui l'ingénieur capable de surveiller toutes ses usines. Michel était un bon garçon, d'aspect généralement bourru, quoique très sensible au fond, et, en fait d'études et de rêveries ambitieuses, il cultivait la lutte, la bicyclette, le cheval, le tennis, le polo; et rien ne lui était plus odieux que les mathématiques.

L'amitié entre le père et le fils s'était donc forcément un peu refroidie lorsque, après un bachot péniblement obtenu, Michel avait déclaré qu'il ne préparerait jamais Centrale et que, si on tenait absolument à le faire entrer quelque part, un régiment de cavalerie et Saumur combleraient tous ses vœux.

M. Valadin avait tenu bon: et, durant une année, Michel avait dû préparer l'Ecole centrale.

Mais, au bout de cette année, ses professeurs, quoique largement payés pour des répétitions durant lesquelles leur élève leur racontait des balivernes, déclarèrent qu'il était inutile de lui faire passer des examens, qu'il ne courait même pas la chance d'être admissible et que le nom si estimé de M. Valadin n'avait rien à gagner à cette aventure.

Le comte rendit alors à son fils la liberté de se diriger, désormais, comme bon lui semblerait, mais lui garda rancune de l'humiliation qu'il lui imposait.

Et la situation de Michel, dans cette maison qui devait lui appartenir un jour, devint plus infime à mesure qu'il se faisait jeune homme.

Il n'était plus qu'un fils à papa, bon à rien, uniquement capable de dépenser de l'argent; et il suffisait qu'il émît une opinion pour qu'elle fût trouvée ridicule par tous, même par son père, qui ne considérait décidément plus en lui que le rejeton inconscient chargé de perpétuer sa race.

Le comte se consolait en se disant que ce n'était pas la première fois que l'intelligence aurait sauté une génération. Et puis, son éternel rival, le marquis d'Auseraie, n'était pas mieux loti, avec ce grand gaillard de Robert, dont on disait couramment qu'il était à peine plus instruit que son aïeul de la Croisade.

Le continuel agacement que Valadin éprouvait contre son fils s'était même traduit, cette nuit, dès que le comte, étendu sur son lit, avait rouvert les yeux et aperçu cette bonne figure bouffie sillonnée de larmes, toute penchée sur lui.

D'une voix pâteuse, incertaine, il avait grogné :

—Quand tu auras fini de pleurnicher, grand dadais!.... Tu aurais mieux fait de me retenir quand je suis tombé, tu étais tout près de moi....

—